

Prof.Dr Thomas Maissen
(Institut historique allemand, Paris)

**Pourquoi nous ne poursuivons pas
les hérétiques religieux
Sébastien Castellion en son temps et aujourd'hui**

Traduction d'Oliver Lamon

Conférence

le 5 octobre 2018 à l'Université de Bâle

lors de la manifestation:

Quellen der Toleranz. Sebastian Castello (1515 – 1563)
und seine Bedeutung für die Gegenwart

Pourquoi nous ne poursuivons pas les hérétiques religieux. Sébastien Castellion en son temps et aujourd'hui

Thomas Maissen (Institut historique allemand, Paris) ; traduction d'Oliver Lamon

1. Sébastien Castellion en son temps

En 1501, les Suisses accueillirent Bâle dans leur Confédération – Bâle était à vrai dire un corps étranger, situé en partie sur la rive droite du Rhin, mais entretenant traditionnellement des liens plus étroits avec le Rhin supérieur, par exemple avec Strasbourg ou Fribourg-en-Brigau. Comptant 10 000 habitants et abritant la seule université suisse, la ville était un peu trop grande à l'échelle de la Confédération, dans laquelle Berne et surtout la Zurich de Zwingli jouaient déjà le rôle central. L'année de la Réforme, en 1529, Érasme quitta Bâle et se réfugia dans le vieux Fribourg-en-Brigau. Bâle demeura néanmoins un centre intellectuel grâce à la typographie. Johannes Froben, l'éditeur d'Érasme, y développait de nouveaux formats de livres pratiques, également pour l'impression de textes hébreux. Des bibles allemandes y furent publiées et Heinrich Petri y publia les œuvres de son beau-père, Sebastian Münster, dont le premier plan de la ville de Bâle et *Cosmographia* en 1544. En 1542, Johannes Oporin y publia une version latine du Coran, préparée par Theodor Bibliander, ainsi que la première édition de *De humani corporis fabrica* une année plus tard, avec laquelle Andreas Vesalius fonda l'anatomie moderne. Comme Oporin, l'immigré originaire de Lucques Pietro Perna représentait les positions érasmiennes moyennes dans le conflit confessionnel et publiait des auteurs controversés tels que Paracelse, Jean Bodin et, en latin, Machiavel. Ainsi, jusqu'à la mort de Perna en 1582 et grâce à une censure seulement modérée, Bâle est resté un médiateur international d'auteurs hétérodoxes d'Italie, d'Espagne et de France, en partie même dans leur langue vernaculaire. Cela s'explique surtout par le fait que Bâle, sous la direction de l'antistes Simon Sulzer, a suivi une voie luthérienne jusqu'à la mort de ce dernier en 1585, s'isolant ainsi également des réformés dans la Confédération.

Sébastien Castellion fut l'un des savants ayant pu faire usage de ces libertés politiques, théologiques et intellectuelles. Né en 1515 dans la ville savoyarde de Saint-Matin-du-Fresne, à mi-chemin entre Genève et Lyon, Castellion est le fils d'un paysan. Malgré ses origines modestes et ses six frères et sœurs, Castellion, talentueux dans l'apprentissage des langues, pu

étudier le grec et le latin ainsi que former son style élégant dans la ville de l'imprimerie qu'était Lyon de 1535 à 1540. C'est probablement là qu'il se fit aussi connaître avec la Réforme francophone, qui se faisait alors entendre avec un certain retard par rapport à l'Allemagne. Le chef de ces réformés était le Picard Jean Calvin, qui travaillait à Strasbourg à l'époque. Castellion y alla également, et arriva par ailleurs avant Calvin à Genève en 1541. À l'âge de 26 ans, Castellion prit la direction du Collège de Rive, où les pasteurs réformés devaient être formés. Le *Sacrifice Dialogi*, un livre de lecture éducatif et catéchétique, fut écrit à Genève en 1542 et restera l'œuvre la plus réussie de Castellion, même après sa mort. La carrière d'un réformateur érudit et modéré était en train d'émerger, correspondant probablement aussi à l'idée que l'humaniste se faisait de lui-même. Calvin refusa toutefois un poste de prédicateur à Castellion, parce qu'il s'écartait de la doctrine calviniste sur deux points assez mineurs. Castellion voyait notamment le Cantique des Cantiques comme un poème d'amour profane et non comme une allégorie de l'amour du Christ pour son Église. Plus tard, les deux hommes eurent une différence plus importante sur le plan théologique : Castellion rejetait la doctrine calviniste de la prédestination, qui pouvait être comprise comme signifiant que le Christ n'était pas mort pour tous les peuples. Ces divergences d'opinions ont finalement révélé la différence entre le chercheur Castellion et le doctrinal Calvin, pour qui les doutes et les questions sur la véritable doctrine menaçaient l'unité de la communauté chrétienne.

Castellion dut quitter Genève et gagna Bâle en 1545. Humaniste érudit, mais sans le sou, il fut engagé comme correcteur d'épreuves à l'imprimerie Oporin. Il devait cependant aussi entretenir sa famille et effectua à cette fin des travaux auxiliaires comme le sciage du bois, le transport de l'eau, la pêche ou le jardinage. Ses conditions de vie souvent difficiles étaient à certains égards typiques de l'ensemble de la période moderne. En janvier 1549, sa première épouse, Huguine, mourut en couches ; le mois suivant, sa fille aînée perdit tous ses cheveux au cours d'une maladie ; en mai, sa petite sœur mourut, tandis que son fils nouveau-né se remit d'une grave maladie. En juin de la même année, Castellion écrit à un ami qu'il s'est remarié et ajoute : « Je remercie Dieu qui, lorsqu'il envoie le malheur, donne aussi la force de le supporter. [...] Je viens de terminer la traduction latine de la Bible. Maintenant, avec l'aide de Dieu, je vais retourner chez les Français ».

Sa Bible latine parut en 1551. Castellion s'efforça de l'écrire dans un latin humaniste poétique tout en étant clair et concis, par exemple en renonçant aux mots étrangers grecs. En 1555,

cette Bible fut traduite en français. En plus des éditions d'auteurs grecs anciens, il y avait aussi divers écrits plus petits qui recommandaient l'« imitatio du Christ » dans l'esprit érasmien, c'est-à-dire une foi vécue moralement. En 1553, Castellion reçut enfin une chaire de professeur d'études grecques à l'université de Bâle et ainsi un revenu sûr, même si celui-ci demeurait modeste. Bien que Castellion fût lié, également par le biais de parrainages, aussi bien avec les grands intellectuels qu'avec certains membres de l'élite bourgeoise bâloise, la langue allemande lui est toujours restée étrangère. Son contact avec le réfugié piémontais et humaniste Celio Secundo Curione était plus familier.

Bien que les théologiens bâlois, autour de l'antistès luthérien Simon Sulzer, aient gardé leurs distances avec Calvin, l'aliénation croissante de Castellion vis-à-vis du protestantisme ne leur était pas du tout familière non plus. Dans le *Conseil à la France désolée* de 1562, il apparaît clairement que le Savoyard se situait *entre* les partis religieux qui, lors de la guerre de religion et de la guerre civile française, ont déchiré leur intolérance pour les sophismes dogmatiques. Au fil des années, il s'était écarté de l'idéal humaniste d'un « consensus » chrétien qui pouvait être restauré par et dans la charité, et était parvenu à l'idée pragmatique que la « discorde » qui avait surgi entre chrétiens était inévitable, mais qu'il fallait encore plus la liberté de confession. De telles positions et le conflit féroce des deux côtés avec Calvin ont finalement conduit Castellion à être confronté à l'accusation d'hérésie à Bâle également. Il fut menacé d'un procès et formula, contre l'accusation, une défense écrite qui fournit des informations sur sa conception humaniste de lui-même en tant que demandeur et médiateur. 35 jours plus tard, le 29 décembre 1563, Castellion mourait à l'âge de 48 ans.

Dans la dernière année de sa vie, Castellion a également complété *De arte dubitandi* (de l'art du doute), dans lequel il rend également hommage à l'inévitable ignorance. Bien que le livre ne soit devenu entièrement disponible pour l'impression qu'au XX^e siècle, il fait référence à Michel de Montaigne, qui a voyagé à travers Bâle en 1580. Dans ses *Essais*, Montaigne décrit les conditions de vie difficiles de Castellion comme « une grande honte de notre siècle ». Les formulations de Castellion dans *De arte dubitandi* étaient liées dans l'esprit :

« Considérer l'incertain comme sûr et ne pas douter qu'il est non seulement audacieux, mais aussi très dangereux. Personne ne le nie. Mais maintenant, il y a aussi des choses incertaines et encore moins claires dans la religion. Ne pas en douter est aussi audacieux et très dangereux. [...] Car je vois que de ne pas douter, où douter serait approprié, surgissent autant de maux que d'incrédulité, où il faut croire ».

Mais comment Castellion voulait-il savoir quand croire et quand douter ? Sa réponse est éclairante :

« La nature a donné la raison à l'homme, afin qu'avec son aide, il puisse distinguer le vrai du faux, le bien du mal et le juste de l'injuste. L'enseignement, guidé par la raison, confirme la nature, fait vivre les hommes selon la nature, et déclare ceux qui le font justes, mais les autres injustes ».

2. Controverse sur la liberté religieuse

Cette confiance dans la raison naturelle de l'homme a été représentée par Castellion dans le débat sur la liberté religieuse, que nous devons maintenant approfondir. Le 27 octobre 1553, le médecin antitrinitaire espagnol Miguel Servet fut brûlé à Genève. Il avait mis en doute la Trinité, la doctrine selon laquelle l'unique substance divine agissait en trois personnes : Dieu, le Christ, le Saint-Esprit. Guillaume Farel, camarade d'armes de Calvin, dit plus tard que Servet aurait pu se sauver s'il avait crié sur le bûcher : « Ô Jésus, Fils éternel de Dieu, prends pitié de moi ! » Au lieu de cela, Servet cria : « Ô Jésus, fils du Dieu éternel, prends pitié de moi ! » Même dans la mort, Servet demeurait ainsi toujours convaincu que la nature de Dieu et celle du Christ étaient deux choses différentes. Cela met en évidence les féroces querelles théologiques sur la nature du Christ qui déchiraient alors l'Église chrétienne primitive. Ce n'est qu'en 325 que le Concile de Nicée établit le dogme de la Trinité. Bien que la Trinité n'apparaisse pas ainsi dans la Bible, les prédicateurs réformateurs de la *sola scriptura* n'en doutaient pas. Au contraire, ils se battaient avec acharnement contre les antitrinitaires. Calvin travailla même avec le vieil évêque de Lyon pour faire tomber Servet. Avec ses collègues de la paroisse, il fit également campagne pour que le gouvernement laïque de la ville prononce sa peine de mort.

À Bâle, les sympathies trinitaires pour Servet en termes de contenu étaient plutôt rares ; la question principale était de savoir si un tribunal laïque pouvait condamner à mort des hérétiques et les faire exécuter. Castellion n'était pas non plus un adepte de l'enseignement de Servet ; mais pour des raisons fondamentales, il publia *De haereticis an sint persequendi* – si l'on (c.-à-d. spécifiquement les autorités laïques) doit poursuivre les hérétiques. Castellion voulait déjà écrire un traité sur le sujet avant l'exécution de Servet, mais celle-ci promut son projet.

De haereticis an sint persequendi fut publié par Castellion sous le pseudonyme de Martin

Bellius en mars 1554, prétendument à Magdebourg. Mais les Genevois soupçonnèrent aussitôt que ce Magdebourg « se trouvait sur le Rhin, là où ces monstres... étaient depuis longtemps tordus », comme l'écrivait Théodore de Bèze, le confident de Calvin. La paternité du texte ne faisait guère de doute non plus. Castellion a lui-même écrit dans sa copie du texte que ce combat était le combat d'un moustique contre un éléphant.

De haereticis an sint persequendi prend la forme d'une anthologie, composée de textes de Castellion lui-même et de pères de l'Église, de réformateurs et de libres penseurs qui se sont opposés à l'intolérance. Parmi eux est cité par exemple Martin Luther et un extrait de son texte de 1522 intitulé *Des autorités séculières, jusqu'où doit-on leur obéissance ?* Luther lui-même était un hérétique, proscrit par l'empereur, c'est-à-dire hors-la-loi. Seuls son enlèvement présumé et sa cachette « Junger Jörg » sur le château de Wartburg l'ont sauvé de la mort par le feu. Dans cette détresse, Luther écrivit que l'argument devait être décidé par les paroles du clergé et non par l'épée du prince : « S'il y a hérésie, on la surmonte avec la parole de Dieu, comme il se doit ». Et Castellion cite encore Luther : « Les hérétiques ne peuvent être contraints par aucune force extérieure ; pourquoi les traiter différemment de l'épée ? »

La série des auteurs s'étend d'Érasme au solitaire spiritualiste Sebastian Franck, en passant par le réformateur du Wurtemberg Johannes Brenz. Viennent ensuite des citations plus courtes d'autres théologiens, à commencer par les Pères de l'Église, comme Lactance et Augustin. Castellion cite également Calvin lui-même ingénieusement. Dans la première édition de son œuvre principale publiée en 1535, *l'Institutio Christianae religionis*, Calvin avait rejeté ceux qui forçaient les faux croyants « à notre foi en les chassant de leur communauté et en leur refusant tout service humain d'amour et en les persécutant avec épée et armes ». Fait significatif, cette phrase manquait dans les éditions ultérieures de *l'Institutio* de Calvin.

Castellion ajouta ses propres textes à cette série importante, y compris deux textes plus courts publiés sous des pseudonymes. Castellion se cache ainsi derrière le prétendu éditeur du livre, Martin Bellius, aussi bien que derrière les noms de Georg Kleinberg et de Basilius Montfort. De ce dernier provient une « réfutation de ce qu'on a tendance à dire en faveur des persécutions ». Castellion y développe ses pensées de base avec différents masques et de différentes manières, mais toujours dans l'argumentation biblique. Un point de départ est l'indignation immédiate face à la violence provoquée par la division de la foi :

« La vraie piété et l'amour sont bas et sont froids ; nous passons nos vies avec des querelles et des vices de toutes sortes. Il n'y a pas de contestation sur la manière dont on peut atteindre le Christ, c'est-à-dire sur l'amélioration de la vie, mais sur le Christ lui-même, son état et sa fonction, où il est maintenant, ce qu'il fait, comment il est assis à la droite du Père et comment il est un avec le Père ».

Cette position s'inscrit dans la tradition d'Érasme : le vrai chrétien ne discute pas la doctrine, par exemple de la nature du Christ, mais son message, et fait concrètement ses preuves dans la charité pratiquée, qui fait le bien, et laisse les questions théologiques de dispute aussi ouvertes que possible comme les *adiaphora* – des choses intermédiaires sur lesquelles on peut avoir des différences dogmatiques, sans compromettre l'unité ecclésiale, car elles ne sont pas nécessaires au salut.

Castellion affirmait que la connaissance de la vérité chrétienne doit s'exprimer dans la charité et la miséricorde : « Car c'est certain, mieux on connaît la vérité, moins on a tendance à condamner les autres, comme le montre l'exemple du Christ et des apôtres ». Le Christ n'avait pas persécuté ses opposants et ses négationnistes. D'autant plus que les persécutions des chrétiens entre eux n'ont pas été faites pour convaincre les membres d'autres religions, en particulier les musulmans et les juifs, que le message chrétien était le bon.

« Il est absurde de mener une guerre spirituelle avec des armes terrestres. Les ennemis des chrétiens sont les vices, contre lesquels il faut lutter avec les vertus. Le mal ne peut être guéri que par des moyens contraires, de sorte que l'érudition chasse l'ignorance, la patience triomphe de l'injustice, la modestie résiste à l'orgueil, la diligence triomphe de la paresse, la douceur combat la cruauté, et un esprit spirituel honnête et agréable à Dieu et un esprit pur qui cherche seulement à plaire à Dieu détruit l'hypocrisie. Ce sont les armes vraies et victorieuses de la foi chrétienne ».

Cependant, même pour Castellion, il y avait des vérités théologiques fondamentales incontestées, et il y avait donc aussi des hérétiques, c'est-à-dire des gens qui les interrogeaient : « L'hérétique est un homme endurci qui, malgré une juste admonestation, ne montre aucune obéissance ». Mais l'humaniste ne s'est pas engagé à donner les détails d'une doctrine hérétique : « Je déteste les hérétiques. Mais je vois ici deux très grands dangers. Le premier danger est que quelqu'un soit pris pour un hérétique qui ne l'est pas. [...] Et le deuxième danger est que, si l'on est vraiment hérétique, on le punit plus sévèrement ou différemment que ne l'exige la doctrine chrétienne ». Castellion relativise davantage son

jugement des hérétiques : « En fait, malgré de nombreuses recherches sur ce qu'est un hérétique, je n'ai rien trouvé d'autre que le fait que tout le monde qui pense différemment de nous est un hérétique ».

C'est pourquoi il y a toujours une raison aux conflits et à la violence : « Et bien qu'aujourd'hui les opinions soient presque aussi nombreuses que les gens, il n'y a guère une secte qui ne condamne pas tout le monde et ne revendique pas la domination pour elle-même ». D'autant plus que ces Églises, audacieusement appelées sectes par Castellion, attaquent toutes celui qui essaie de vivre sans culpabilité, mais qui s'écarte dans les détails de leur doctrine. Et cela arrive, une pointe de cruauté, au nom du Christ et ostensiblement selon sa volonté. « Ô actes blasphématoires, ô impudence honteuse d'hommes qui osent attribuer au Christ ce qui est fait par l'ordre et l'inspiration de Satan ».

Pour les confessions protestantes, l'explication historique de l'intolérance religieuse de Castellion était particulièrement provocante et il l'a proposée à plusieurs reprises. Car c'est le résultat d'un succès après les persécutions initiales, où de nouveaux convertis ont partagé le besoin de Christ et donc « au commencement, quand ils étaient pauvres et impuissants, ont maudit les persécuteurs ; mais une fois arrivés au pouvoir, ils ont imité les persécuteurs, mis les armes de Christ de côté et pris les armes des pharisiens, sans quoi ils ne peuvent protéger leur pouvoir » :

« Ceux-là mêmes qui, au début, avaient infligé à leurs adversaires surtout avec l'argument qu'ils contestaient avec l'épée, parce qu'ils ne pouvaient pas le faire avec la vérité, [...] et une fois arrivés au pouvoir, ils imitent leurs adversaires, et après avoir imité ceux qui les tourmentaient, brûlés à feu doux avec leurs livres, ils se mirent en quelque sorte sur leurs cendres pour vaincre les morts, qu'ils ne pouvaient vaincre de leur vivant, et ils contestèrent les cendres des livres et retournèrent tout selon leur volonté, sans les affronter ».

En fait, Castellio touchait ainsi un point sensible. Au début de leur mouvement, les réformateurs avaient plaidé avec véhémence pour la liberté religieuse afin d'aider la vérité qu'ils avaient reconnue à être promue. Ce fait et celui que la volonté de Dieu devaient l'emporter était incontestable pour elle. Cette liberté de religion était donc situationnelle et provisoire, et non un principe à défendre. Ce n'était pas non plus un principe qui aurait permis de remettre en question la vérité protestante, établie une fois pour toutes par les Églises d'État. Si la Réforme avait prévalu, la tolérance était non seulement superflue, mais elle

mettait en colère le Dieu jaloux, qui ne tolérait aucune relativisation de la vérité pour laquelle il avait combattu.

Castellion doutait que les humains puissent clairement reconnaître la vérité divine et exécuter leurs semblables sur cette base. Il y avait deux sortes d'hérétiques pour Castellion : ceux qui violaient immoralement les commandements de la Bible, et ceux qui violaient la doctrine dans un sens plus étroit. « Il n'est pas aussi facile de juger la doctrine que la morale ». La dissidence sur le baptême, la Cène, l'invocation des saints et d'autres questions est une catégorie entière de crimes terrestres évidents. Car l'Écriture sainte « est sombre et souvent transmise uniquement sous forme d'énigmes, et on en discute depuis plus de mille ans, sans qu'il ait été possible de régler le différend. Elle ne peut pas non plus être réglée, parce qu'il y a eu un manque de charité, qui arbitre tous les différends et dissipe l'incertitude. C'est pourquoi la terre est pleine de sang innocent ». Castellion va encore plus loin et explique que la cause du meurtre réside dans les erreurs ; elles surviennent dans « l'interprétation des passages scripturaires sur lesquels il n'y a pas encore assez de clarté ».

Il s'agit en effet d'un questionnement fondamental de la faculté cognitive humano-théologique et donc d'une relativisation de la question de vérité inacceptable tant pour les protestants que pour les catholiques. Castellion conclut : « Ces querelles ne proviennent rien d'autre que de l'ignorance de la vérité. Car si ces choses étaient aussi évidentes qu'il est évident qu'il n'y a qu'un seul Dieu, tous les chrétiens seraient aussi unis en cela que toutes les nations seraient unanimes à confesser qu'il n'y a qu'un seul Dieu ». Contrairement aux crimes du monde, le jugement sur les questions de vérité appartient à ce Dieu, sur quoi Castellion insiste à la fin de son livre, citant deux fois 1 Co., 4,5 : « Ne jugez pas avant le temps que le Seigneur vienne, qui mettra aussi en lumière ce qui est caché dans les ténèbres, et révélera la lutte des cœurs ».

Ce n'est qu'à titre posthume que les doutes de Castellion sur la faculté cognitive humaine se reflètent dans sa phrase souvent citée et apodictique. Il est devenu tangible dans le *Contra libellum Calvini Calvini*, qui est publié dans la presse écrite aux Pays-Bas en 1612. Contre l'affirmation de Calvin selon laquelle l'épée pourrait être utilisée contre les hérétiques, Castellion écrit : « Hominem occidere non est doctrinam tueri sed hominem occidere ». Il sépare ainsi les questions de vérité et de morale. Celui qui tue un homme ne défend pas le véritable enseignement, mais tue quelqu'un : il commet donc un meurtre, qui est un crime

ordinaire et ne peut être justifié par le recours à la vérité religieuse. Car en matière de foi, le Christ est la seule autorité, le dirigeant mondain n'a pas le pouvoir d'intervenir d'une manière critique et punitive.

C'était une position très radicale pour le XVI^e siècle. Seul un solitaire religieux pouvait la chérir, car aucun groupe confessionnel ne voulait et ne pouvait relativiser ainsi sa prétention à la vérité. Les Églises d'État protestantes et catholiques, qui ont créé les communautés de valeurs par la foi partagée et donc la condition « idéologique » indispensable des États émergents, ne pouvaient d'autant moins le faire. Mais même Castellio était tolérant à un degré complètement différent de celui que nous attendons aujourd'hui :

1. Il était convaincu qu'en plus de ceux qui étaient injustement persécutés, il y avait de vrais hérétiques, ou plutôt des rebelles, qui semaient la discorde entre père et fils et troublaient la paix publique : « C'est pourquoi il faut prendre grand soin de distinguer les vrais rebelles des chrétiens ; car tous deux font la même chose extérieurement et sont généralement accusés du même crime par ceux qui ne voient pas à travers la matière, de sorte que le Christ a aussi été crucifié entre criminels ».
2. Le postulat de la tolérance de Castellion se référait essentiellement aux chrétiens lorsqu'il écrivait : « Soyons donc tolérants les uns envers les autres et cessons de condamner constamment la foi des autres, tant qu'ils sont fondés sur le Christ ». On pourrait l'exprimer à l'inverse de manière à pouvoir condamner la foi qui n'est pas fondée sur le Christ.
3. Cependant, l'exigence de tolérance de Castellion va parfois plus loin : « Ainsi, les juifs ou les turcs ne condamneront pas les chrétiens, et inversement, les chrétiens ne dédaigneront pas les turcs ou les juifs ; ils les enseigneront plutôt et chercheront à les gagner par la vraie crainte de Dieu ». Il y a donc une compréhension de l'unité des religions monothéistes qui sont toutes liées au Christ. Mais avec elle, on rencontre aussi les limites de la tolérance de Castellio : « Si quelqu'un nie Dieu, alors il est sans scrupules et impie et, selon le jugement de tous, méprisable à juste titre ». Statistiquement, la plupart d'entre vous dans cette salle seraient des hérétiques méprisables parce que vous niez Dieu dans vos pensées, paroles et morts. Sébastien Castellion ne pouvait imaginer une société d'indifférents religieux ou d'athées !

3. La position des Genevois

Naturellement, la position de Genève était beaucoup plus nette. La contre-attaque de Calvin fut la *Defensio orthodoxae fidei* de 1554, qui portait de façon caractéristique la défense de l'orthodoxie jusque dans le titre. Castellion voulait « chasser la foi du cœur des gens plutôt que de punir ceux qui la secouent ». Les autorités ne doivent pas laisser les faibles s'inquiéter

de la vraie doctrine à cause de quelques impies, sinon cela se serait également produit au sujet de la vraie église et finalement du Christ – et donc de la communauté chrétienne et de la congrégation ainsi que du salut individuel des faibles et des séduits. Calvin vit dans Castellion un disciple de Socrate qui, « dans l'impie liberté du doute, pensait détruire toute la religion ».

Théodore de Bèze argumente de la même manière dans son *Traité de l'autorité du magistrat en la punition des hérétiques*, publié à Genève et ailleurs en 1560. La miséricorde envers les dissidents est « une charité diabolique et non chrétienne ». Dans les cas d'hérésie, la douceur n'est rien d'autre qu'une extrême cruauté, « parce qu'elle veut épargner les innombrables loups pour leur jeter tout le troupeau du Christ à manger ».

L'argumentation de Bèze nous est devenue étrangère et peut se résumer comme suit. La charité nous oblige à tout faire pour sauver nos semblables de la damnation. Inversement, le pécheur individuel, et surtout l'hérétique qui prêche le mauvais chemin du salut, ne met pas seulement en danger lui-même, mais la communauté qui tolère cette déviation. Car le Dieu jaloux punit aussi bien les faux croyants que les tièdes qui ne le défendent pas. Le Tout-Puissant ne le fait pas seulement au Jugement dernier, mais déjà dans la vie quotidienne terrestre. Par conséquent, la congrégation et la communauté doivent user de coercition et de violence contre les hérétiques tant ces individus mettent en danger la communauté chrétienne et la communauté d'État. La paix et la concorde dans l'Église sont donc une preuve de leur piété, et la vérité reconnue doit donc prévaloir sur la liberté individuelle et encore plus sur le doute. Les punitions visent plutôt à remettre sur les rails les personnes qui ne sont pas sûres d'elles et à dissuader les imitateurs. En outre, il y avait aussi la considération qu'une foi partagée était une condition préalable indispensable à la coexistence morale dans la vie quotidienne : comment croire en une promesse ou un serment d'un être humain qui s'engageait ainsi envers un autre, un faux Dieu et se soumettait à lui ?

4. L'importance de Castellion aujourd'hui

Sur la base de ces objections, je conclurai en abordant la question du titre, « c'est pourquoi nous ne persécutons pas les hérétiques *religieux* ». La réponse est très simple : parce que nous ne nous soucions pas de la religion et avec elle de la question du salut et de la vie éternelle qui a conduit nos ancêtres. Il n'y avait que très peu d'étrangers religieux comme Castellion, qui ne se souciaient pas tant de la question de la vérité, de leur propre certitude de foi, qu'ils

utilisaient la violence pour cela.

Mais notre conviction selon laquelle Castellion était donc un philosophe des Lumières et que nous sommes au sommet de sa glorieuse tradition dans le glorieux âge moderne est une illusion. Car ses paroles continuent de s'appliquer à nous aussi : « En fait, malgré de nombreuses recherches sur ce qu'est un hérétique, je n'ai rien trouvé d'autre que le fait que chacun s'applique à un hérétique qui pense différemment de nous ». Ce n'est pas différent aujourd'hui de ce qu'il était au XVI^e siècle, mais les points de discorde sont différents. Écoutez encore un passage de Castellion que j'ai déjà cité : « La vraie piété et l'amour sont bas et froids ; nous passons notre vie avec des querelles et des vices de toutes sortes. Il n'y a pas de contestation sur la manière dont on peut atteindre le Christ, c'est-à-dire sur l'amélioration de la vie, mais sur le Christ lui-même, son état et son ministère, où il est maintenant, ce qu'il fait, comment il est assis à la droite du Père et comment il est un avec le Père ».

Toute société et tout temps a son impardonnable. Et ça doit l'être, pour deux raisons :

1. Individuel : nous deviendrons toujours intolérants lorsque nous sommes convaincus que quelqu'un d'autre viole les valeurs qui nous sont les plus importantes. Ainsi, nous abandonnerons toujours la liberté de l'autre au nom de nos vérités.
2. Social : en tant que collectif, nous avons besoin de valeurs communes – et pour les confirmer, nous avons aussi besoin de ceux qui les violent et que nous excluons donc. La tolérance est également une telle valeur, et l'intolérance est au moins une valeur équivalente. Cependant, un regard autour de nous montre que notre intolérance ne se limite pas à l'intolérance.

Trois thèses finales :

1. Le sens de Castellion n'est pas qu'il soit notre précurseur en tant qu'homme tolérant, mais qu'il était un penseur latéral en son temps.
2. Car nous aussi, nous ne sommes tolérants que là où nous sommes indifférents.
3. Historiquement, il existe des différences graduelles et substantielles entre l'intolérance et ses objectifs, *and that matters*, mais il n'y a pas de tolérance pure.